

L'approche multidimensionnelle: une réflexion sur la formation des intervenants

Entrevue avec Moncef Guitouni

Moncef Guitouni est un pionnier en matière de prévention au Québec. Président-fondateur de la Société de recherche en orientation humaine et directeur du Centre de psychologie préventive et de développement humain, il a contribué par ses recherches et ses publications à une remise en question en profondeur de l'approche curative traditionnelle en matière d'intervention. Il a conçu et développé une approche qui cherche à englober les multiples facettes du comportement et qui tient compte de la globalité de l'être humain, qui est à la fois raison, émotion et instinct.

Il est appelé aujourd'hui à travers le monde à enseigner et à transmettre cette approche à des intervenants de différentes disciplines: éducateurs, travailleurs sociaux, psychologues, avocats. Il acceptait dernièrement d'accorder à Psychologie préventive une entrevue où il nous explique en quoi consiste la base de son approche et de la formation qu'il donne à ceux qui font appel à lui.

Psychologie préventive:

Moncef Guitouni, vous êtes reconnu comme l'instigateur d'une approche novatrice au niveau du comportement humain*, une approche qui est centrée sur la nécessité d'un renforcement de l'identité humaine de l'individu. Comment avez-vous été amené à identifier cette variable de base?

Moncef Guitouni: Il a fallu

beaucoup d'années de travail, de réflexion et de pratique pour arriver à comprendre la nécessité de développer cette approche. Lorsqu'on étudie dans le domaine des sciences humaines et qu'on s'initie au métier, les premières choses qu'on apprend ce sont les causes, les symptômes et les études de cas pour arriver à aider les gens à se corriger, à s'améliorer ou à s'équilibrer. Mais on trouve rare-

*nous référons nos lecteurs aux articles suivants de Moncef Guitouni publiés dans Psychologie préventive: "La genèse de la dépression et la possibilité d'une approche préventive" (no. 2), "L'interférence de l'émotionnel sur les capacités d'apprentissage" (no. 4), de même que le numéro spécial sur la famille de novembre 1983.

ment dans cette science le pourquoi de la cause, le stimulus de la réaction. On essaie aussi d'expliquer des phénomènes qui peuvent être liés à l'aspect social ou psychosocial, mais sans s'arrêter aux situations émotionnelles que créent ces phénomènes et à toute la dimension de la personne humaine en tant qu'individu. Cette approche et ces études m'ont amené à vivre beaucoup d'impuissance dans mon travail parce que nous sommes souvent confrontés à des situations qui nous mettent devant l'évidence que la parole ne suffit pas, que le raisonnement ne suffit pas, ni même l'explication d'une démarche de correction si les origines du problème ne sont pas connues.

Je me suis donc intéressé depuis les années 1968-1969 à découvrir ce qui se cache derrière la réaction, comment une réaction se développe et qu'est-ce qui fait qu'un être humain devient, soit momentanément, soit pour une période plus longue, en réaction et dans un état de déséquilibre qui peut même l'amener à se détruire. La première étape a consisté à me poser les questions suivantes: comment se fait-il que dans la même famille, telle personne réagit alors que telle autre ne réagit pas? Est-ce que c'est héréditaire? Est-ce qu'on peut vraiment dire que c'est à cause des parents? Est-ce que c'est la faute de la société? Pour moi, il est très important de démêler toutes ces variables parce que lorsqu'on fait ce travail, il faut avoir une idée et une conception claires de l'importance de l'aide qu'on peut apporter à la personne.

Dans les années 70, j'ai commencé à saisir que le problème, s'il

est psychologique, n'est pas simplement à ce niveau; il a également un lien direct avec des matières chimiques dans l'organisme, ce qui touche à toute la dimension émotionnelle de l'individu. A partir du moment où j'ai pu saisir cette variable, je me suis demandé comment arriver à localiser les phénomènes qui provoquent toutes ces situations et j'en suis arrivé à saisir la dimension de l'identité humaine. Cette dimension n'est pas facile à saisir, mais lorsqu'on arrive à la comprendre, elle nous aide énormément dans notre travail. Elle nous permet de solutionner beaucoup de problèmes par un travail systématique et méthodique pour renforcer le physiologique et le psychologique de l'individu, ce qui renforce du même coup l'état émotif et la compréhension psychologique de la personne et permet de diminuer l'interférence qui existe entre l'émotionnel et le rationnel. C'est à partir du moment où j'ai pu saisir cet aspect que j'ai commencé à avoir des lueurs d'espoir et même de réussite.

Depuis 1972, cette dimension de l'identité humaine a commencé à se clarifier, et c'est devenu pour moi, aujourd'hui, la base de mon travail, de mon enseignement et de la formation que je donne. Car l'être humain n'est pas seulement rationnel, il faut tenir compte lorsqu'on l'aide, des trois dimensions qui font de lui une globalité: son instinct, son émotion et sa raison. On a trop enseigné et inculqué de choses au psychologique de l'être humain, et on a ainsi développé chez l'individu le mécanisme de l'ordre et de la réponse à l'ordre; c'est-à-dire que les personnes en arrivent à fonctionner ou à vivre à partir des informations qu'elles ont dans le cerveau. Mais souvent ces informations

cervicales agressent, au-delà du rationnel, des dimensions internes de l'individu; ce sont ces dimensions que j'ai travaillé à localiser, et qui entrent dans le cadre de la volonté de puissance, de l'injustice, de l'émotion de la rancune et de la jalousie.

P.P.: Vous êtes impliqué depuis plusieurs années dans la formation des intervenants sociaux, des psychologues et des éducateurs. On fait appel à vous autant au Québec qu'à l'étranger. Pouvez-vous nous parler des besoins de ces spécialistes, pourquoi font-ils appel à vous?

M.G.: A partir du moment où j'ai pu localiser la variable de l'identité humaine, j'ai développé avec les gens qui ont fait appel à moi pour être aidés, une approche qui a donné des résultats très intéressants. J'ai effectué des travaux et des recherches, j'ai prononcé des conférences et participé à des congrès à travers le monde pour parler de cette dimension, ce qui a intéressé des gens au Canada, dans plusieurs pays d'Europe ainsi qu'au Maroc et en Tunisie. Ces gens ont été intéressés par l'aspect pratique de l'approche et par la précision de la divulgation du problème, qu'on noie souvent dans toute une théorie riche en mots et en informations mais qui n'a rien à voir avec le phénomène réel de l'être. En Occident, comme dans d'autres pays, les concepts de culpabilité et de perfection jouent énormément sur la personne, ainsi que le désir d'être à la hauteur, de ne pas commettre d'erreurs et de ne pas recevoir de reproches. C'est pourquoi beaucoup de personnes ont préféré se couper dès leur jeune âge de leur penchant

naturel à vouloir répondre à des besoins personnels qui pouvaient être perçus par l'extérieur comme négatifs. Au nom d'une certaine éducation, d'une certaine politesse et pour répondre également à des règles établies d'après les normes, ils finissent par devenir complètement coupés de leur émotionnel anarchique bien que le psychisme soit éduqué.

Beaucoup de personnes ont constaté l'importance d'acquérir une formation basée sur ces données pratiques liées à l'aspect émotif, sur les définitions des émotions et sur les explications des émotions et des comportements.

P.P.: Votre formation est donc axée principalement sur une compréhension pratique du vécu.

M.G.: Je suis un homme qui aime vivre avec la réalité. La théorie, pour moi, est une information, ce n'est pas une réalité. Ce n'est pas une réalité globale, elle fait partie de la réalité.

P.P.: Justement, ce qui nous touche quand on étudie vos écrits, c'est l'absence d'une théorie limitative de l'être humain. Dans Les Punis de la Société (1), par exemple, vous écrivez: "L'éducateur doit abandonner cette conception trop souvent véhiculée par la pédagogie et la psychologie qu'à chaque comportement correspond une seule explication". Vous incitez aussi l'intervenant à "être sans cesse disponible à de nouvelles connaissances et à des approches différentes" de façon à "acquérir une compétence supplémentaire en devenant moins spécialiste, plus réaliste, beaucoup plus proche de l'humain". Comment vos étudiants reçoivent-ils cette approche qui s'écarte

de la pensée scientifique conventionnelle?

M.G.: C'est certain qu'au début cette approche est insécurisante pour les étudiants parce qu'elle les met dans une situation où ils ne sont pas en mesure de contrôler une idée bien précise. Mais je préfère qu'ils vivent cette insécurité plutôt que de penser disposer de la vérité. Je préfère qu'ils découvrent que l'être humain n'est pas une dimension limitée mais une dimension globale. Je préfère qu'ils réalisent qu'il faut découvrir l'homme à travers le temps et non à travers une théorie. Et je préfère aussi qu'ils réalisent que lorsqu'on fait ce travail auprès d'un individu, on doit avant tout être disponible, afin de le saisir, de le comprendre et de suivre ses changements à court terme, à moyen terme et même ses changements instantanés. Car un être humain peut penser en cinq minutes trois choses différentes d'après les sentiments qu'il vit au moment où il parle. Il peut répondre à une question par sentiment de culpabilité puis, deux minutes après vivre une réaction émotive liée à la vengeance qui va l'amener à sortir des informations tout à fait différentes de celles suscitées par son sentiment de culpabilité, puis par la suite, par désir de plaire, changer encore d'approche. Si le thérapeute, le professeur ou l'éducateur ne sont pas en mesure de suivre ces mouvements instantanés, ils vont prendre les données de la première réaction et ignorer les deux autres. Comment, de cette façon, arriver à saisir toutes les dimensions d'un être humain? C'est pour cela que la première des choses que je conseille à mes élèves est d'étudier le maximum

d'approches pour avoir une idée globale, si c'est possible, de ce que les spécialistes ont expliqué dans le domaine de l'intervention. Je leur demande ensuite de ne pas se limiter à cela parce que les êtres humains ne disposent pas de la vérité, nous découvrons tous ensemble la vérité, et la personne aidante doit contribuer elle-même à un enrichissement de l'approche. Enfin, le fait de devenir capable de réfléchir et de penser à la place seulement de répéter ce qu'on lui a enseigné, va aider l'étudiant à sortir de ce handicap de la peur de l'erreur. C'est pour cela que j'exige ces efforts de mes élèves. Dans l'enseignement que je donne, je fais également avec les intervenants une démarche à un niveau plus personnel pour les aider à diminuer le déséquilibre entre leur rationnel et leur émotif, à créer une certaine confiance en eux-mêmes et un renforcement de leur identité personnelle en dehors de leurs capacités professionnelles.

P.P.: A la base de votre approche, on trouve la nécessité pour l'intervenant de saisir le vécu émotif de la personne. Mais comment apprenez-vous aux gens à saisir cette dimension et à développer cette capacité?

M.G.: Vous savez, pour saisir l'émotif, il faut d'abord qu'on se connaisse soi-même. Je pense que l'intervenant qui n'a pas cette connaissance de soi ne pourra aider sérieusement les autres êtres humains. Car ce dont le client a besoin lorsqu'il vient vous voir c'est d'établir une communication, non pas au niveau intellectuel, mais une communication profonde dans laquelle il sent qu'on le saisit, qu'on le comprend de l'intérieur. C'est pour cela qu'il est très important pour l'intervenant de

faire une démarche personnelle en parallèle de sa démarche professionnelle.

P.P.: Vous insistez beaucoup sur l'importance de dépasser la constatation des symptômes. Mais une grande partie de la science psychologique s'appuie sur l'identification et la classification de ces symptômes. Y voyez-vous un danger quelconque?

M.G.: La science aime la précision. Souvent, lorsqu'on aime la précision, on délaisse en chemin les choses imprécises; or, dans l'être humain, ce sont justement les choses imprécises qu'il faut découvrir pour l'aider à retrouver, si c'est possible, un chemin de précision ou un certain équilibre. Quand on fait de la statistique, on effectue des calculs pour obtenir des données précises et on rejette ce qu'il y a à rejeter. Mais on ne peut rejeter quoi que ce soit chez un être humain, on ne peut pas changer une pièce comme si c'était une voiture: lorsqu'un être humain perd quelque chose, il le perd. C'est pour cela que c'est très important de prendre en considération l'ensemble de l'être humain et, même si on ne connaît pas tout, de continuer à penser que l'être humain est une globalité.

Prenons par exemple le symptôme du sentiment de rejet. Mais de quelle sorte de rejet s'agit-il? A quel niveau la personne vit-elle le rejet? On sait qu'un individu qui se sent rejeté, c'est quelqu'un qui n'est pas à l'aise avec les autres, qui ne sent pas qu'il a sa place, etc. Mais il y a souvent des gens qui se sentent rejetés et qui en même temps se considèrent supérieurs,

le rejet qu'ils subissent étant lié à leur position de supériorité qui les amène à trouver que les autres n'ont pas le droit de les traiter comme ils le font. Vous pouvez trouver une autre personne qui a le même symptôme mais dont le sentiment du rejet est lié à l'infériorité. Il se peut également que quelqu'un vive un rejet parce qu'il dérange les autres par sa façon continuelle de chercher à démontrer qu'il est correct et intelligent. Le symptôme est le même, mais les éléments de base qui stimulent la réaction du rejet sont différents. C'est pour cela qu'on ne peut pas s'arrêter à la constatation et qu'on doit aller chercher l'origine de la constatation, le stimulus et la variable de base. Il faut vraiment faire un effort avec la personne pour découvrir toute la dimension du jeu qu'elle se joue à elle-même, contre elle-même et contre les autres. L'être humain, c'est quelqu'un qui, en même temps, se veut supérieur et se sent insécure. Par sa naissance, il a des besoins liés à sa survie, mais il a également des aspects qui entrent dans le cadre de sa volonté de puissance. Aussi cherche-t-il à la fois à se préserver et à s'imposer, il veut en même temps se protéger et briller. Il faut vérifier et saisir les aspects multiples qui existent dans l'être humain et chercher à découvrir comment équilibrer le tout.

P.P.: Une des questions épineuses en psychologie concerne la relation qui s'établit entre le thérapeute et le client. Quant à vous, vous avez écrit (1): "Un éducateur, comme tout être humain, va toujours ressentir des émotions, mais il ne doit jamais les mêler à son rôle professionnel". Comment arrive-t-on à ça?

M.G.: Pour cela, il faut faire une recherche avec l'intervenant lui-même pour qu'il se libère de son besoin de briller, de prouver et de démontrer qu'il est à la hauteur. Il faut qu'il développe une confiance en lui-même et une compétence réelle dans son métier, car le client qui vient voir le spécialiste est malgré tout dans une position de faiblesse et on n'a pas le droit de jouer avec lui. En tant que thérapeute, on doit travailler à se libérer de ses influences émotionnelles afin d'aider la personne à développer un certain équilibre. Quand l'intervenant ne connaît pas ses émotions, il peut laisser libre cours à ses réactions, croyant que tout est correct, alors qu'en réalité cette situation crée beaucoup de problèmes. Malheureusement, tant qu'on n'a pas développé cette identité humaine, cette confiance en soi et ce renforcement de la personne vis-à-vis la vie sociale, on va continuer à se cacher derrière notre identité professionnelle pour se donner de l'importance alors que nos émotions qui sont faibles et à la merci de toute influence extérieure, deviennent néfastes dans nos relations avec les autres.

P.P.: En terminant, pouvez-vous nous expliquer comment vous concevez le rôle que le psychologue ou le spécialiste aura à assumer dans les années futures, à quoi doit-il se préparer?

M.G.: Les années 80, comme les années 70, sont des années de transformation et de changement au niveau de l'intervention. Dans les années

60, notre approche auprès de la personne entrain dans le cadre du renforcement de sa confiance en soi pour qu'elle arrive à intégrer le mécanisme social et qu'elle s'y sente bien. A cette époque également, les gens, parce qu'ils avaient vécu une forme d'autorité absolue dans la famille ou la société, allaient vers la recherche d'une certaine liberté. Tous les spécialistes ont été obligés de s'adapter à cette nouveauté de liberté qui est apparue vers la fin des années 60 et qui a mené les individus à l'instauration d'une forme de comportement anarchique. Cependant, ceci on va le payer cher au niveau de l'éducation des enfants dans le futur. Aujourd'hui et dans les années à venir, le thérapeute doit se préparer à tenir compte de trois éléments de base: le premier élément, c'est la faiblesse de l'individu, au niveau énergétique et émotif. La personne aujourd'hui n'est plus en mesure de faire face à la pression et le thérapeute doit prendre en considération ce nouvel aspect qui rend difficile pour la personne tout raisonnement et tout self-control. Deuxièmement, on doit développer avec la personne une démarche d'intégration, puisque d'une certaine façon tout le monde est révolté aujourd'hui. Enfin, nous vivons à une époque où la confiance dans le futur est limitée, en raison de conflits, de difficultés économiques, de l'éclatement de la cellule familiale, de problèmes dans les relations interpersonnelles; il est alors difficile de motiver la personne et de lui donner le goût de faire quelque chose pour le futur. Le seul moyen d'aider la personne à retrouver son équilibre consiste à l'amener à découvrir le chemin évolutif.

Référence

- (1) GUITOUNI, M. (1981). Les punis de la société. Montréal: Société de recherche en orientation humaine inc.